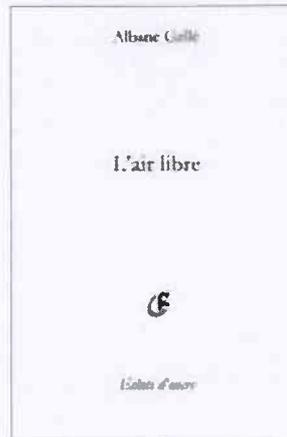


● **Albane Gellé, *L'air libre***  
Editions Eclats d'encre, 2014, 94 pages.



**Écrire, ne pas écrire, respirer**

Dire qu'écrire est une respiration est sans doute devenu un lieu commun. Le livre d'Albane Gellé traverse pourtant ce lieu commun d'une manière si personnelle qu'on en retrouve toute la force et la fraîcheur initiale.

Publié une première fois en 2002 par L'Idée bleue, prix des Découvreurs en 2003, *L'air libre*, republié en 2014 par les éditions Eclats d'encre, se présente comme une série de courts textes en prose non ponctuée et coupés par de brèves phrases en italiques commençant toutes par « je me tais » à l'exception de la dernière qui vient terminer le livre par un « je ne me tais pas » sans discussion.

La première chose qui s'impose à la lecture des ces textes, c'est la récurrence du « on » ou du « il » (quand c'est « je », c'est pour se taire : « je me tais parce que quelqu'un parle fort il n'y a plus de place » ; « je me tais par hasard » ; « je me tais par habitude »), l'insistance apportée à dire à la fois le trop plein et le manque, le trop plein de parole qui apporte la nausée et le manque de silence et de simplicité.

Si la parole est une houle qui donne envie de vomir, une accumulation, un encombrement destiné à combler le fait que ça ne suffit pas, que rien ne suffit, c'est qu'elle n'a pas, ici, la vertu de délivrer. Au contraire, elle enferme ceux qui la parlent, fait du bruit au lieu d'ouvrir : « on parle par dessus l'autre ça ne fait rien que des voix sans issue » (p. 17). Elle fausse tout parce qu'elle est fausse. Elle amalgame, mélange, emmêle, elle fait des nœuds partout, dans le ventre, le cœur, la tête. Elle n'est qu'une longue ficelle (des kilomètres) toute emmêlée dans la tête.

Pour tout dénouer, il suffit de rien, d'un ciel bleu, d'une promenade, de savoir s'approcher des animaux (« les chiens se contenteraient des caresses des hommes qui ne se contentent pas de caresser les femmes les hommes ont-ils une vie d'homme les chiens restent à la porte », p.13), de savoir s'asseoir par terre et ne rien demander, de savoir se sentir « plus vivant que le jour et la nuit réunis » (p. 15), ce qui n'est pas simple : pour cela, il faut sans doute être « déjà mort » ou « pas encore né peu importe » (p.15), ou peut-être tout simplement ne pas avoir cédé en soi à la fatigue de l'adulte.

L'adulte fuit l'air libre. Il résiste à la simplicité : « tellement d'ailleurs à résoudre en soi que parfois ça déconcerte on se reprend très vite en général on relève la tête on s'en va un peu plus loin malgré tous nos détours on ne s'éloigne jamais beaucoup on est là avec ou contre on résiste » (p. 20). Et s'il a trop « d'ailleurs à résoudre en soi », c'est parce qu'il croit en lui, qu'il croit à son moi. Les oiseaux, les chevaux, les arbres ou les nuages n'ont pas ce souci et, comme eux, l'enfant ne se reprend pas très vite, il sait s'éloigner vraiment, il sait même se perdre de vue. Ce que permet la poésie aussi, parfois : « j'étais en train de faire les cent pas autour de moi et tout à coup je me suis perdue de vue » (p. 36).

La poésie fait du poète (celui ou celle qui s'y adonne) une ébauche d'enfant, quelque chose comme un enfant inabouti. Être poète, pour Albane Gellé, c'est « pouvoir être tour à tour souriante en larmes débordée bouleversée en miettes amoureuse casse-cou silencieuse terrifiée fatiguée en colère » (p.66). Être poète c'est aussi écrire des poèmes, mais écrire n'est pas parler. Ecrire n'a rien à voir avec démêler et dénouer tous ces nœuds qui remplissent la tête. C'est autre chose : trouver soudain l'air libre qui est là, juste à côté, toujours. Ecrire n'est pas dire quelque chose, on ne dit rien, écrire est simplement faire une pause dans l'asphyxie (« il y a pourtant de l'air autour mais chaque fois que je me mets à écrire c'est comme si j'en avais manqué pendant des siècles je respire », p. 28), c'est rejoindre ce qui vit dehors : les animaux, les arbres, les enfants. L'air libre rebranche à l'enfance, il permet d'en retrouver la liberté sans paroles, de lui être fidèle : « tu as l'air d'un épouvantail ou d'un enfant de cinq ans déroutée émerveillée sans cloisons et qui mélangerait les dates pas que les dates toutes mélangées dedans qui ne pleurerait pas qui rêverait d'être libre et fidèle très libre et très fidèle très très libre et très très fidèle » (p. 34).

D'être fidèle surtout à cette merveilleuse capacité enfantine, celle de pouvoir être tout (« je suis un cheval une flaque d'eau un tiroir en désordre je suis un arbre un chien affectueux un chat insolent une boîte à musique une voix trop mince », p. 52), et de n'être, comme la terre, jamais fatigué (« la terre n'est pas fatiguée de la fatigue des hommes », p. 18).

« je ne me tais pas » dit Albane Gellé à la fin du livre. Et pourtant (c'est moi qui l'ajoute mais comment ne pas croire qu'elle l'ait aussi pensé) n'allez pas croire pour autant que je parle ou que j'écrive : « Un poème quelquefois / ça ne s'écrit pas » (p. 29).

**Samuel Dudouit**